

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La Feria Internacional del Libro de Guadalajara

André Vanasse

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (2004). *La Feria Internacional del Libro de Guadalajara. Lettres québécoises*, (113), 3-4.

La Feria Internacional del Libro de Guadalajara



ÉDITORIAL

ANDRÉ VANASSE

CERTAINS SE SOUVIENNENT DE LA SAGA DU SALON DU LIVRE DE PARIS EN 1999 quand le Québec en avait été l'hôte d'honneur. Une frénésie s'était emparée de la communauté littéraire. Tous, et particulièrement les auteurs, avaient le sentiment que ce Salon, c'était le leur. Il y avait eu beaucoup de déceptions, et ceux qui n'avaient pas été invités avaient l'impression d'avoir été trahis par leur éditeur sinon par leur pays.

Pourtant, l'exercice avait été mené avec une relative honnêteté. En outre, il fallait tenir compte des régions tout autant que des genres. Et, à cause de cela, des auteurs avaient perçu leur rejet comme un affront : comment avaient-ils pu être laissés pour compte alors que leur cote était nettement plus grande que celle des écrivains qui apparaissaient sur la liste officielle des invités ?

Des éditeurs avaient accusé les organisateurs d'avoir favorisé leurs propres auteurs. Bref, beaucoup d'émotivité et de frustration pour un salon qui, si on regarde les choses de près, n'a pas vraiment changé le monde.

Cette année, l'atmosphère était tout autre. L'esprit latin a dû déferler sur tout un chacun. C'est presque dans la joie que la liste a été dressée. À ma connaissance, il n'y a pas eu de cris de protestation. Une chose est certaine, si elles ont eu lieu, elles n'ont pas eu l'ampleur de celles qu'on a connues lors du Salon du livre de Paris.

On peut se demander si les auteurs n'avaient pas l'impression que, cette fois-ci, l'enjeu était moins significatif. Le fait est que Paris est le seul véritable centre de grande diffusion de la littérature française. Quiconque veut connaître une reconnaissance internationale en français n'a d'autre solution que de passer par Paris, alors que la situation est tout autre en ce qui concerne la Feria Internacional del Libro (FIL) de Guadalajara.

Certains ont peut-être jugé que le Mexique était un pays plutôt petit dans la mosaïque que constitue le marché du livre en langue espagnole. Pourtant, il compte un peu plus de 100 millions d'habitants. Ce n'est pas rien. Et même si le taux d'alphabétisation a été longtemps très inférieur à celui de plusieurs pays occidentaux, il s'élève aujourd'hui à 90,5 % alors que 18 % de la population fait des études supérieures, ce qui signifie que 18 millions d'habitants sont susceptibles d'acheter des livres. Si l'on considère que seulement 1 % de ces 18 millions sont des lecteurs

assidus, cela donne un marché potentiel de 180 000 lecteurs. Trois fois plus que le Québec...

Et puis, il faut savoir que la Feria del Libro est la plus importante de tout le monde hispanique. Elle attire 350 000 visiteurs comparativement à 240 000 à Paris et 130 000 à Montréal.

Mais il y a plus : les éditeurs hispaniques y sont présents en grand nombre. Les éditeurs québécois avisés savent pertinemment qu'il s'y brasse de grosses affaires. D'autant plus importantes que le marché global du livre espagnol englobe l'Amérique du Sud, l'Amérique centrale, les États-Unis tout autant que l'Espagne. C'est un marché colossal. Plus de 400 millions d'hispanophones. Autant que le marché anglo-saxon. À cette particularité près que le taux de scolarisation et la richesse per capita y sont moindres. Malgré tout, c'est un marché énorme.

Quoi qu'il en soit, et peu importe l'analyse qu'ont pu en faire les auteurs, il n'en reste pas moins que ce sont eux qui ont eu la part belle dans ce salon. Peut-être la ministre Line Beauchamp a-t-elle dit vrai quand elle a affirmé qu'elle voulait donner la priorité aux auteurs. C'était évident lors de la Feria. Ces derniers avaient droit à un petit fascicule rédigé en espagnol qui présentait chacun d'eux. De plus, cette notice biobibliographique était suivie d'un extrait d'un de leurs livres. Cette initiative du gouvernement du Québec, de la FIL et des éditions universitaires de Guadalajara était tout à fait appropriée, et nul doute que les éditeurs auraient eux aussi aimé avoir leur propre fascicule. Encore aurait-il fallu que l'Association nationale des éditeurs (ANEL) ou quelque autre organisme gouvernemental ait eu l'idée de le produire.

Il y avait plus : alors que les auteurs, fort nombreux, circulaient d'une salle à l'autre avec une extrême satisfaction (ils bénéficiaient de la traduction simultanée), les éditeurs, eux, devaient faire face à mille et un problèmes techniques. Le premier, et il était de taille, est qu'une partie des livres avait été bloquée à la douane. Ensuite, les éditeurs québécois étaient coincés dans un stand

qui ne favorisait pas les rencontres avec les éditeurs étrangers. Et puis la logistique était plutôt cafouilleuse.

Il serait sans doute trop facile d'accuser l'ANEL. Le fait est que le gouvernement libéral a coupé le budget consacré à l'événement de 600 000 \$. On ne peut faire des miracles dans ces conditions.



Il faut tout de même se consoler : la visibilité qu'a obtenue le Québec dans les journaux grâce aux auteurs ominiprésents et, aussi, au prix Mexique-Québec gagné par Sergio Kokis pour *Le magicien*, a donné des ailes aux éditeurs. Les plus importants d'entre eux ont déployé de gros efforts pour se rendre visibles alors que les petits semblaient tirer leurs marrons du feu. J'en ai vu parmi les éditeurs littéraires qui avaient le sourire aux lèvres, heureux d'avoir signé un accord auquel ils ne croyaient guère avant de partir.

L'avenir nous dira si les résultats ont été à la mesure de nos attentes. Il y a souvent loin de la coupe aux lèvres. Cela dit, je ne serais pas surpris que plusieurs éditeurs aient d'excellentes nouvelles à nous annoncer même si la logistique n'était pas au rendez-vous.

Le seul problème, c'est que les éditeurs québécois avaient l'air de venir du Tiers-Monde. Plusieurs éditeurs hispaniques en étaient presque consternés, mais ce genre de situation ne semble pas inquiéter les représentants du gouvernement Charest qui vivent à l'ère de la « ré-ingénierie » depuis leur entrée au pouvoir. Se pourrait-il que, pour eux, donner pour la culture, cela signifie de l'argent tout simplement jeté par les fenêtres ?

Mike Harris, ex-premier ministre de l'Ontario, pensait la même chose de la culture il n'y a pas si longtemps. Les résultats ne se sont pas fait attendre : le marché du livre au Canada anglais n'a jamais été dans un si piteux état depuis cinquante ans. Une catastrophe !

Est-ce ce qui nous attend au Québec dans les années à venir ? Prions pour que ce ne soit pas le cas...

Attendons la suite.

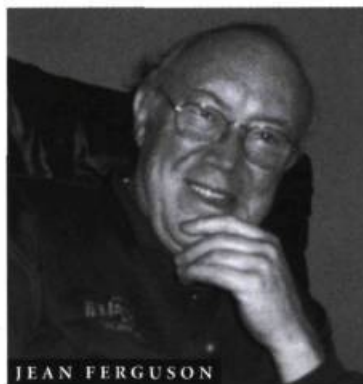
Homage

Jean Ferguson (1939-2003)

H O M M A G E C O N S T A N T I N S T O I C I U

J'EN AI JAMAIS RENCONTRÉ JEAN FERGUSON. J'ai publié trois de ses livres sans rien connaître de lui que sa voix feutrée par une maladie qui le tenaillait depuis quelques années, ses aphorismes cyniques et sa poésie couchée dans le berceau sublime de la vie et de la mort où tout était à comprendre, à aimer ou à détester sur l'homme, ses petites et, à l'occasion (rares aujourd'hui, il faut le dire), ses grandeurs. Sans quitter jamais le Canada ou, plutôt, le Québec, il se considérait comme un exilé, un écrivain mûri par l'exil qui l'avait porté des bords de Ristigouche, en Gaspésie, où il était né, à l'Abitibi, de l'Abitibi à Repentigny et, finalement, à Trois-Rivières — sentiers parsemés de poèmes, d'amertumes et d'illusions assumées. Un rêveur qui refusait la lente et inexorable érosion des rêves à l'approche de la nuit.

Il faisait partie de ces écrivains d'origines diverses qui, pour une raison ou pour une autre — je n'ai jamais posé de questions à personne —, avaient découvert Humanitas et ses livres, envoyé leurs manuscrits et attendu patiemment ma réponse. J'en ai déçu plusieurs, mais plusieurs, grâce à leurs livres, m'ont accompagné dans la traversée de mes années d'exil réel qui n'en finissent plus. Jean Ferguson en fut et sa disparition ne changera rien, la générosité intellectuelle apparemment si friable et si inutile dont il avait fait preuve à mon égard me reconciliera toujours avec la mesquinerie des littérateurs.



JEAN FERGUSON

Bibliographie

Charles de Foucault, essai, prix France-Québec 1968, mention.

Tout sur les soucoupes volantes, essai, Leméac, 1972.

Contes ardents du pays mauve, contes, Leméac, 1974.

Les humanoïdes, essai, Leméac, 1977, Prix de l'Association des éditeurs canadiens.

Énigmes du temps présent, essai, Leméac, 1980.

Frère Immondice, trente-troisième cuisinier de l'Ordre de Catacombiens de la très stricte réforme, roman, La Presse, 1980.

La maison du temps, poésie, Hyperborée, 1984.

Meeraville. La cité d'or, essai, Meera, 1986.

Contes du pays de l'original, D'ici et d'ailleurs, 1986.

Le relais abitibien, roman, Meera, 1986.

Valdabie, nouvelles, Asticou, 1988.

Histoire raisonnée des besoins naturels à travers les âges et les peuples, essai, D'ici et d'ailleurs, 1988.

L'œil du chamane, poésie, D'ici et d'ailleurs, 1990.

Extraterrestres et soucoupes volantes : nouveau bilan, essai (en collaboration avec Claude Boisvert), D'ici et d'ailleurs, 1992.

L'amertume du poète, aphorismes, Humanitas, 2000.

J'ai mal à la langue de mon pays, poésie, Beaumont, 2000.

La dernière solitude, poésie, Humanitas, 2002.

Dans le blanc des yeux, aphorismes, Humanitas, 2002.

Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{os} 1 à 32 : 5 \$; n^{os} 33 à 62 : 10 \$; n^{os} 63 et + : 13 \$ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de :

Service des publications

Université du Québec à Montréal

C.P. 8888, succursale «A»

Montréal (Québec)

H3C 3P8

Canada

Téléphone: (514) 987-7747